

**Marx, une philosophie de combat ?**  
**CRHA, Thorens-Glières, 28 mai 2022**  
**Isabelle Garo**

Tout d'abord je voudrais remercier les organisatrices et organisateurs pour leur invitation. Je suis très heureuse, très émue aussi, de participer à ce beau rassemblement, qui relie les luttes passées et présentes.

Pour commencer, je voudrais partir de l'intitulé de notre rencontre, en le prenant comme une question, comme une double question même : Marx est-il un philosophe ? Rien n'est moins sûr, puisque, dès ses années de jeunesse, il a affirmé qu'il fallait sortir de la philosophie. 2<sup>e</sup> question, une philosophie ou une théorie, peut-elle être « de combat » ? autrement dit, quel rôle joue le savoir dans les luttes émancipatrices ?

Puisque la proposition était de partir de la 11<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach, je partirai d'une remarque qui peut sembler au premier abord un peu technique, qui relève de ce qu'on appelle la « marxologie », réputée poussiéreuse. Voilà pourtant un exemple qui montre qu'analyser de près les citations célèbres leur redonnent vie.

Pour aller vite, Marx à 27 ans lorsque, en 1845, il jette sur le papier 11 notes brèves et géniales (et pas seulement la Thèse 11, la plus célèbre). Ces notes ne sont pas destinées à la publication, mais à préciser ses idées, en pleine ébullition, alors qu'il sort du droit, de la philosophie et du journalisme et s'oriente vers quelque chose de tout à fait nouveau, qu'il baptisera un peu plus tard la « critique de l'économie politique ».

Cette critique est aussi une critique de la philosophie, qui n'est pas son rejet, mais son dépassement, sa reconfiguration dialectique et matérialiste à la fois. Et c'est pourquoi il écrit : « les philosophes ont seulement interprété diversement le monde, il s'agit de le transformer (*verändern*) ».

Il se trouve que le premier à publier ces notes est Engels, en 1888, 5 ans après la mort de Marx. Concernant la Thèse 11, il ajoute un petit « mais », qui durcit l'opposition : « Les philosophes ont seulement interprété le monde de diverses manières, mais il s'agit de le transformer ». La nuance est faible, mais une partie du marxisme y lira une opposition indépassable entre philosophie et action, ou plus largement entre théorie et pratique. La théorie serait de l'ordre de l'interprétation et le changement ou la transformation serait le fait de ceux qui se vouent à l'action pure. Or ce sont là deux impasses qui, pour Marx, résultent précisément de la division stricte en travail dit manuel et travail dit intellectuel dans la société capitaliste. Division qui se retrouve parfois dans les organisations qui luttent contre le capitalisme, de même que bien d'autres stigmates, ce qui est logique, mais souvent désastreux.

Contre cette opposition simpliste entre théorie et pratique, qui mutile l'une comme l'autre, une des préoccupations de Marx est d'intervenir dans la réalité de son temps, par la combinaison de l'action et de l'analyse, par les « armes de la critique » autant que via la critique par les « armes » (1844 Introduction) : il faut entendre « armes » au sens large au sens où elles consistent dans les luttes justement, les luttes sociales et politiques, considérées dans toute leur extension : quelques années avant 1848, la révolution commence déjà à poindre à l'horizon.

Il faut ajouter que cette conception de la politique inclut aussi la lutte d'idée et le combat contre l'idéologie dominante, cette idéologie qu'aujourd'hui les grands médias, les pouvoirs publics, quelques pseudo-intellectuels, diffusent à longueur de journée. Je voudrais commencer par ce

premier point, avant d'évoquer la réflexion plus proprement politique et stratégique de Marx, dans ce qu'elle peut avoir d'encore actuel ou d'« inspirant » pour nous.

Donc, commençons par les luttes d'idées (je vais très vite). Pour Marx, la théorie a des enjeux politiques bien réels : ce n'est pas par hasard que Marx avait dit du Capital, livre ardu et long, qu'il était « certainement le plus redoutable missile qui ait été lancé à la tête de la bourgeoisie ». Comprendre, analyser, cela ne suffit pas à se libérer de l'exploitation et de l'oppression, mais c'est une condition indispensable pour le faire.

L'approche ainsi initiée par Marx, qui demeure d'une grande actualité je crois, se donne pour but de transformer à la fois et l'une par l'autre, la politique et la connaissance. La politique n'est alors plus affaire de gestion ou d'administration, dévolue à des professionnels, et le savoir, qui a bien sûr son ordre propre, ses règles propres, n'est plus de la philosophie, au sens d'un savoir académique, qui reste lui aussi spécialisé, généralement coupé de toute préoccupation transformatrice, et a fortiori de toute vocation révolutionnaire. D'une part la théorie doit rendre compte des fonctionnements économiques et sociaux réels. D'autre part, elle vise non seulement la description de ce qui est, mais sa transformation radicale. Le meilleur du mouvement ouvrier a fait vivre cette perspective et ce rassemblement des Glières en est un bon exemple.

Donc oui, en ce sens, la pensée de Marx est bien, sinon une « philosophie de combat », du moins une redéfinition combative de la théorie, qui ne transige pourtant jamais avec le sérieux et la rigueur, combinaison paradoxale, impensable même, pour tout savoir qui se croit neutre et surplombant, pris dans les rets des institutions dominantes même s'il ne s'y réduit pas. Cette recombinaison des idées et de la théorie (« pas de mouvement révolutionnaire sans théorie révolutionnaire, disait Lénine) est nécessaire non seulement pour lutter contre le capitalisme mais pour organiser un monde enfin viable et durable, égalitaire, en réinventant les formes démocratiques de planification écologique et sociale dont nous avons un urgent besoin et sans lesquelles il n'y aura tout simplement pas de futur. Et c'est cela que Marx nommait le communisme. Ce communisme est finalement une réappropriation du temps, d'un avenir possible mais aussi du temps de vie au présent. Marx pensait le temps comme « champ du développement humain », tandis que son annexion capitaliste inverse là aussi les choses, faisant de l'homme « la carcasse du temps », autrement dit faisant du salarié le simple porteur d'une force de travail qui se monnaie en temps de travail contraint.

En vue de construire cette voie émancipatrice, sachant que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » (*Manifeste inaugural de l'Association Internationale des Travailleurs* (ou 1ère Internationale), 1864), il a consacré tous ses efforts à éclairer l'origine et le fonctionnement du capitalisme. La première originalité de la pensée de Marx de ce point de vue, est de penser le capital non comme chose, comme richesse monétaire accumulé, mais comme « rapport social » qui vise cette accumulation sans fin, comme rapport social qui produit et se reproduit, en exploitant les hommes et la nature, en essayant de courir plus vite que les crises qu'il engendre et fait croître. Le capitalisme est donc un mode de production, autrement dit comme un ensemble de formes sociales, inséparables les unes des autres qui combine les dimensions économiques, sociales, politiques, idéologiques, culturelles, juridiques, etc.

Il constitue un tout et le disloquer en fragments séparés et locaux, c'est ne plus rien comprendre à son fonctionnement global et ne plus être en mesure de le combattre en tant que tel. Mais inversement, le saisir seulement comme une réalité globale, indifférenciée, homogène, identique à elle-même donc anhistorique, c'est oublier que le capitalisme n'existe qu'au travers de formations sociales concrètes, dans les différentes parties du monde et selon les différentes étapes de son

développement. Ainsi, être marxiste, c'est poursuivre inlassablement ce travail d'analyse, loin de tout dogmatisme, sans cesse ajuster l'analyse aux situations.

Il faut ajouter à cela un point essentiel : Pour Marx, penser cette réalité complexe comme totalité historique cohérente mais ouverte, en transformation permanente, c'est d'abord repérer ses contradictions internes, contradictions qui constituent sa définition la plus essentielle et non pas une simple perturbation extérieure momentanée. Elles sont énormes, cycliques, et cela dès son époque, le 19<sup>e</sup> siècle qui fut ponctué de crises successives. A la nôtre, ces contradictions dévoilent toute leur puissance de destruction, sans précédent, sous la forme de crises combinées de longue durée : économique, sociale, écologique, etc. mettant désormais en péril l'existence même de l'humanité.

De ce point de vue, notre situation est bien celle d'une crise globale dévastatrice du capitalisme. Mais nous sommes confrontés à une crise tout aussi dévastatrice des alternatives, incapable jusqu'à présent de s'opposer au rouleau compresseur des réformes néolibérales, incapables d'empêcher la remontée de l'extrême droite et du néofascisme. En face, les luttes sociales existent et les espoirs politiques renaissent, les combats féministes, les mobilisations pour le climat sont bien présents, mais ils peinent à se fédérer en alternative puissante, face à l'état du monde, aux guerres, aux famines, à l'oppression des femmes, à la persécution des réfugiés, au racisme, à une production orientée vers le profit et vers la reproduction de la domination en quoi elle consiste, etc. De notre côté, c'est toute une dynamique qu'il nous faut construire et reconstruire, en nous appuyant sur les opportunités qui se présentent et sur les mobilisations telles qu'elles sont, mais en réussissant à renverser enfin la logique globale qui nous écrase.

Dans cette perspective, le marxisme est tout sauf un savoir abstrait et mort. On oublie souvent cet aspect : s'il est un effort pour produire une analyse d'ensemble, toujours à réajuster, il est aussi et en même temps, voire surtout, une réflexion stratégique en vue de reconstruire l'alternative non comme un au-delà mais comme un possible, inscrit dans les conditions du présent, occupant et en élargissant les brèches du capitalisme.

C'est bien une telle voie qu'avait explorée à sa façon Marx, au milieu de ce siècle de révolutions que fut le 19<sup>e</sup> siècle et à l'aube de la formation des partis politiques modernes, laissant en friche bien des questions. A sa suite, une analyse à la fois théorique et stratégique en termes de classe sociale reste l'un des effets mais surtout l'un des enjeux de la situation sociale et politique présente. Seule une analyse fine en termes de classe, d'impérialisme, de régime d'accumulation, d'extorsion de la plus-value, peut permettre de comprendre la logique générale de l'exploitation mais aussi la nature de cette violente guerre de classe en quoi consistent les politiques néolibérales qui dominent depuis des décennies.

Sur ce plan, il est important de disposer d'une analyse précise, qui fasse place là encore aux contradictions. De ce fait, il faut veiller à distinguer le discours néolibéral de la réalité du monde capitaliste réel. Désormais plus porteur de menaces que de promesses, dans un contexte d'hégémonie du « bloc bourgeois » au pouvoir, maintenue mais fragilisée par les mobilisations populaires, le discours néolibéral vise, entre autres missions, à accompagner un projet de formatage total des individualités et de remodelage de la force de travail en marchandise vivante, en marchandise automate en quelque sorte, en pur rouage de la machine productive, dans un contexte de faible croissance, donc d'exploitation accrue. La colonisation intégrale de la vie individuelle et sociale, leur marchandisation achevée constitue le fantasme majeur de ce capitalisme néolibéral en proie à ses propres convulsions.

Mais il est important de bien distinguer les fantasmes et la réalité : la force de travail humaine ne saurait se plier à cette logique, et c'est un point très important à souligner parce que c'est là que se construisent les perspectives de la résistance et de l'alternative globale. Et c'est là aussi que le néolibéralisme montre sa face répressive et autoritaire de plus en plus manifeste.

Nos résistances sont à organiser et réorganiser donc, mais elles s'ancrent au cœur de nos vies de salariés. Pour le dire vite là encore, il y a plusieurs raisons à cela, que Marx aide à analyser : la force de travail qu'achète et qu'exploite le capitaliste, c'est l'homme même, ou la femme même, des individus vivants, irréductibles à leur réduction à des producteurs de plus value. Or Marx montre que nos capacités, notre énergie, bref, notre personne n'est pas produite comme marchandise mais formée en tant qu'individualité humaine, vivante et complexe, au sein de rapports sociaux irréductibles à leur dimension capitaliste. Le travail gratuit des femmes en particulier joue là un rôle majeur, que Marx a aperçu, insuffisamment. En tout cas, il montre pourquoi les salariés ne seront jamais des marchandises inertes, ne seront jamais de simples rouages de la machine productive mais des individus exploités et opprimés, qui persistent à résister à leur exploitation et à leur asservissement.

Marx a été extrêmement attentif aux processus d'aliénation et de scission, qui coupent les individus de leur activité et les scindent d'avec eux-mêmes, engendrant l'abattement mais aussi la colère, et parfois la révolte, quand cette colère s'organise, connecte la compréhension à l'action. Dans le capitalisme, les résultats de notre activité sociale sont retournés contre elle, donc contre nous, au moyen d'une logique de classe qui a dépossédé les salariés de la propriété de leur moyens de production. C'est cette dépossession première, toujours renouvelée, qui permet l'accaparement des richesses socialement produites par les détenteurs de capitaux.

Mais le détournement est multiple : sur le plan économique, la richesse sociale est convertie en capital accumulé ; sur le plan politique, l'organisation concertée, la « vraie démocratie » se trouve dévoyée en État séparé ; sur le plan du savoir, les connaissances collectives se trouvent segmentées, confisquées, transformées en moyen d'inégalités accrues. Ce qui en résulte est une perte de soi, qui est la perte du monde commun et de la capacité à l'organiser pour satisfaire les besoins humains, non la soif de rentabilité.

L'abolition de toutes ces scissions est plus que jamais d'actualité : ciblant tout ce qui coupe les sujets de leur propre activité, tout ce qui les soumet au résultat réifié de celle-ci, cette réappropriation est l'enjeu autant que le moyen d'une abolition du capitalisme. Au fond, il ne s'agit donc que de nous réapproprier ce qui nous appartient, mais la marche est haute ! La leçon marxienne concernant la dimension toujours tendanciellement politique, ou plutôt politisante, des luttes sociales reste précieuse, à condition de parvenir à la réactualiser concrètement (c'est ce que le jeune Marx, journaliste, découvre à l'occasion de la révolte des tisserands de Silésie en 1844).

Et cette réappropriation concerne aussi l'alternative elle-même. Outre les stigmates qu'elle porte d'une histoire qu'on résume un peu trop vite à ses échecs et à ses crimes, mais qui est aussi celle-là, il ne faut pas l'oublier, il est logique que nos organisations et nos projets, dans leur diversité, subissent la même scission que les autres formes de la médiation sociale, se présentant tantôt comme pure solution électorale, autosuffisante. Ou comme logique redistributive, celle de la sécurité sociale qu'il suffirait de généraliser. Ou comme retour de l'idée communiste, sur le papier. Ou comme luttes strictement locales et vouées à le rester. Ou comme insurrection qui vient. Rien de tout cela n'est faux, mais rien n'est vrai de ce qui reste unilatéral et fermé sur des options étroites et minoritaires. « Le vrai est le tout », disait Hegel, le philosophe préféré et donc l'adversaire favori de Marx.

Alors que faire ? Question connue, mais la réponse manque. Elle ne peut être que collective, combinant l'analyse et l'action, développant la réflexion engagée autant que les pratiques réfléchies. C'est en ce point que le gros mot de « communisme » reste utile, en dépit de ses dévoiements passés, de ses usages présents parfois purement décoratifs.

Pour Marx en son temps, le communisme ne désigne ni un projet par avance descriptible, ni un rêve creux : il nomme avant tout une forme de mobilisation, le mouvement théorique et pratique par lequel une réalité se critique elle-même et rend possible et nécessaire son propre dépassement, inventant à mesure ses propres conditions de réalisation, lentes, complexes, imparfaites, s'ajustant et se corrigeant sans cesse. C'est l'écho de ce processus long et difficile qu'est une révolution qu'il faut entendre dans cette formule célèbre, contemporaine de la 11<sup>e</sup> thèse : « *Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des conditions actuellement existantes.* »

Les conditions en questions sont données mais elles sont aussi à inventer. C'est pourquoi il y a urgence à reconstruire des forces politiques, des organisations, dynamiques sociales, puissances imaginaires et initiatives théoriques associées, capable de monter à l'assaut d'un mode de production qui ne disparaîtra pas de lui-même. Marx ne fétichisait pas les organisations auxquelles il a participé, mais il a toujours œuvré à la construction d'un mouvement ouvrier structuré, qu'il faut réadapter aux conditions de ses propres victoires et de ses propres défaites, à une réalité qu'il contribue à modifier.

Et il y a urgence, aussi, à repenser les transitions en tant qu'elles sont politiques au sens large, pas seulement électorales même si cette dimension importe. La question de la transition concerne en aval les conditions de la transformation sociale, une fois enclenchée, mais aussi, en amont, la capacité à faire du changement radical de société une revendication mobilisatrice et populaire, visée et moyen d'une contre-hégémonie à construire. Avant de construire une société libérée de l'exploitation et des dominations, c'est un rapport de forces qu'il faut construire, tout en anticipant sur la suite. La tâche est redoutable.

Sur ce plan, la réflexion de Marx reste précieuse, tout en étant très insuffisante bien sûr. Pour conclure, je voudrais livrer les brèves remarques suivantes à la discussion. Je les assortis de citations, non pas sur le mode ancien des citations célèbres qui viennent illustrer un point de vue préalable, mais au contraire comme des questions ouvertes, montrant la richesse et la complexité de l'approche de Marx.

1/ Marx réfléchit en termes d'alliance sociale, esquissant là encore la question de l'« hégémonie » sociale et politique. Cette alliance concerne des classes et des fractions de classes, mais aussi des courants, ouvriers et démocrates bourgeois notamment.

Pour sa part, c'est la question de l'alliance entre paysannerie et classe ouvrière est une de ses préoccupations majeures, faute de quoi, le « solo funèbre » de la classe ouvrière (écrit-il dans le *18 Brumaire*) aboutit à la répression et à la défaite. La question se pose autrement aujourd'hui, elle concerne la fameuse convergence, non pas seulement des luttes, mais aussi des causes qui animent ces luttes, à fédérer en une unité respectueuse de l'autonomie de ses composantes. Je pense aux quartiers populaires, sans lesquels il ne se passera rien à gauche, du côté d'une vraie gauche. C'est même un critère absolu de sa capacité transformatrice.

2/ Concernant la production et le travail, c'est la question de sa réorganisation mais aussi de sa planification démocratique qu'il faut dès à présent réexplorer, là aussi en lien avec les mobilisations existantes mais aussi au-delà d'elles. Marx aide à penser cette politisation de la question de la production. Il écrit au sujet de la Commune :

*« c'était une forme politique tout à fait susceptible d'expansion, tandis que toutes les formes antérieures de gouvernement avaient été essentiellement répressives. Son véritable secret, le voici : c'était essentiellement un gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte de la classe des producteurs contre la classe des appropriateurs, la forme politique enfin trouvée qui permettait de réaliser l'émancipation économique du travail » (La guerre civile en France, 3<sup>e</sup> partie).*

3/ Mais il s'agit de politiser la question de l'exploitation en la reliant à toutes les formes de dominations (racisme et sexisme notamment, et concernant le racisme sa forme dominante qui est l'islamophobie), de penser leurs croisements, combinaisons, intersections, pour y intervenir. Concernant les diverses formes d'oppression, et aux antipodes de l'idée que Marx aurait une vision linéaire, européocentrée, réduisant tout à l'économie, on a grand intérêt à relire aujourd'hui les analyses du vieux Marx au sujet de l'actualité de son temps. Voici ce qu'il écrit dans l'adresse à Abraham Lincoln de 1864, envoyée au nom de l'Internationale :

*« Tant que les travailleurs, le véritable pouvoir politique du Nord permirent à l'esclavage de souiller leur propre République; tant que, face au Nègre acheté et vendu contre son gré – ils s'enorgueillissaient du privilège majeur réservé au travailleur à la peau blanche d'être libre de se vendre lui-même et de choisir son propre maître, ils furent incapables d'oeuvrer à l'authentique émancipation du travail et de soutenir leurs camarades européens dans leur lutte pour l'émancipation ».*

Beaucoup reste à faire pour qu'il soit envisageable, un jour, que prospèrent des fins sociales et politiques autres sur la terre brûlée que laissent derrière elles les politiques néolibérales en cours. Mais la colère et le sentiment d'injustice qu'elles répandent, la conflictualité sociale qu'elles avivent et la mémoire qu'elles réveillent font aussi partie de la perspective à faire renaître, pour autant que la réflexion stratégique fédère ces composantes en leur donnant leur dimension pleinement politique. Et pour ce faire, Marx est aussi insuffisant qu'indispensable.